

**Jean Barhacikubagirwa MURHEGA, *Le parcours d'Éliézer*,
Paris, Mon Petit Éditeur, 2018, 117 pages.**

« **É**liézer était informé que certaines professions solennelles étaient émises sur la base d'appuis idéologiques, sociaux, autoritaires, tribaux et régionaux. C'est dans ce contexte qu'on se rend compte de la solidarité des médiocres. (...) Il était abandonné à lui-même, à son triste sort » (p. 114). Ces propos font naturellement penser à la vie et aux rituels des ordres religieux. Il n'en est pourtant rien, du moins dans le monde du récit tel que livré par le parcours dramatique du jeune Éliézer, héros éponyme du roman de Jean B. Murhega. Usant d'un langage délibérément ecclésiastique mais sans viser la religion ni l'Église, la fiction que propose l'auteur est un acte d'indignation face aux vices qui gangrènent l'univers socio-éducatif actuel, en particulier le monde universitaire et académique. Au-delà des figures et des postures romanesques se dresse, en filigrane et par touches légères et délicates, le tableau sombre et réaliste d'une société où les valeurs sont en crise. Mais, dans le regard que nous prête le narrateur, la crise des valeurs se cristallise dans les hauts-lieux du savoir et du service académiques, qui, en Purgam (continent imagé et imaginé, dans la fibre de l'*Utopie* de Thomas More), riment avec le sadisme et le cynisme.

Allégorie satirique et peinture intelligente des mœurs dans le système d'enseignement (« système pastoral ») et dans divers paliers éducatifs de la société, l'approche littéraire et le style rhétorique de Jean B. Murhega se définissent davantage comme un essai serti de riches métaphores et d'allusions prises au vif. Une alchimie entre bible et mythologie, entre critique philosophique et psychologie des passions rampantes, qui envahissent et avilissent les « massorètes » et les « rabbins » de Purgam, le continent d'aliénations : des individus vendent leur liberté pour acquérir le pouvoir et jouir, jusqu'à l'ivresse, des attributs et abus du pouvoir. Éliézer refuse l'aliénation et l'allégeance à la turpitude et à la mesquinerie. En Purgam, où « les hommes loyaux, probes et justes furent défenestrés et éjectés » (p. 11), « le décideur jette son dévolu sur des gens non méritants, inefficaces, flatteurs et trompeurs. Ils procèdent à la flatterie et aux stratagèmes pour gagner totalement la confiance du décideur » (p. 111).

Au travers des péripéties d'Éliézer sont dépeints un monde absurde et une société affaiblie par des contre-vérités, des demi-vérités et des contradictions profondes. Au sein de la société purgamine,

dans laquelle les plénipotentiaires gardiens des valeurs se sont enivrés du lait du pouvoir, « l'autorité désire s'informer de son image (...). Ses informateurs sont souvent des menteurs qui utilisent des stratégies : l'accusation, la division et la corruption » (p. 111). « Dans cette contrée, [où] la médiocrité est couronnée à la place de l'excellence », le sort d'Éliézer est scellé. Étudiant, enseignant et « aspirant » intègre mais conscient de la limite de toute connaissance et de toute vertu humaine, il subit le sort des martyrs insoumis et accepte de vivre seul et pauvre, avec comme unique opulence sa dignité. Abhorrant la prétention à l'omniscience, il plaide pour une culture de la modestie et de l'humilité : « Giordano Bruno n'est pas mort fou », avait-il rétorqué, lors d'un exposé, à un présomptueux et ignorant massorète (professeur). Giordano Bruno fût consumé en 1600 par les flammes du bûcher, à l'instigation des détenteurs du pouvoir absolu (p. 108). Mais Éliézer sera « brûlé » par la folie infligée. Et la question subliminale de cette fiction devient imparable : Et si, dans ce monde sadique et cynique, la dépression silencieuse était, en creux, un signe de génie, un indice muet à la fois de santé mentale et d'héroïsme moral ?

Les derniers mots de ce récit méditatif et révoltant tiennent de l'épilogue : *vae victis* ! Malheur aux vaincus. Mais qui est vainqueur ? Qui est vaincu ? Le narrateur ne semble pas pouvoir trancher et joue allégrement la corde amphibologique, sur fond d'ambivalence référentielle. Éliézer émettra, en effet, sa profession solennelle auprès d'autres muftis, autrement clairvoyants et exempts d'animosité. Mais il finit quand-même dans le stress démentiel, client de la neuropsychiatrie. La société congolaise, pour ne pas la citer, ne tue-t-elle pas ainsi ses enfants qui refusent l'injustice et le mensonge établi ? Ceux qui posent des questions à une société dévoyée sont voués aux gémonies. Lutter contre un système, dont les métastases ont atteint le cœur et le cerveau, conduit inexorablement à la déprime, à la folie des sages ou plutôt à la sagesse de la folie.

Tout compte fait, la texture narratologique du roman a de l'étoffe. Le vocabulaire, hermétique à loisir, et la syntaxe, pas trop élaborée, essoufflent le lecteur non assidu et impatient à trouver la clé d'interprétation, que l'auteur et le narrateur, subtils complices, ne semblent pas prêts à livrer.

Philippe NZOIMBENGNE, S.J.

Docteur en Langues et Lettres
de l'Université Catholique de Louvain
Collaborateur scientifique à l'Institut
Langage et Communication
philippe.nzoimbengene@uclouvain.be